

Visage

Ingrid Bergman (1915-1982)

Patrick Schupp

Number 111, October 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50987ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Schupp, P. (1982). Visage : ingrid Bergman (1915-1982). *Séquences*, (111), 94–95.

VISAGE

INGRID BERGMAN (1915-1982)

L'émotion, encore aujourd'hui, que suscite la disparition de grandes vedettes de l'écran montre à quel point le cinéma demeure un art populaire: des disparitions sont profondément ressenties par l'opinion publique et on a toujours un peu l'impression que l'on a perdu un être relativement proche et, dans certains cas, cela touche plus profondément. Romy Schneider, Grace Kelly et surtout Ingrid Bergman nous ont quittés brusquement, violemment presque, et leur absence, plus que n'importe quelle autre, laisse un vide irremplaçable.

Ingrid Bergman... cette grande Suédoise un peu maladroite, timide mais intense, avec un lumineux regard qui allait réchauffer le cœur de 46 longs métrages, une vingtaine de pièces et combien d'émissions télévisées. Les femmes qu'elle a incarnées avaient toutes un peu quelque chose d'elle, profondément. Sa vie privée, devenue publique à la suite du « scandale » Rossellini, demeure pourtant un modèle de discrétion et de noblesse. Elle a eu le courage du cœur et la force de caractère de trouver sa vérité et de la suivre avec humilité et sincérité. Et cela, les venimeuses comères américaines, parangons de la bigoterie et de l'hypocrisie, ne le lui ont jamais pardonné. Ingrid, c'était

la simplicité, la droiture, l'engagement profond, à tous les âges de la vie, au niveau de tous les rôles qu'elle a interprétés, de tous les gestes privés et publics qu'elle a posés.

L'évolution de sa vie — de petite débutante au Conservatoire d'art dramatique de Stockholm aux deux grands rôles qui marquèrent la fin de sa vie: Charlotte dans *Sonate d'automne*, de Bergman (Ingmar) et Golda

Meir à la télévision — se reflète aussi dans le choix et la perception de ses rôles à la scène comme à l'écran. Au cinéma, les plus grands metteurs en scène ont fait d'elle, sans difficultés, une vedette unique, une comédienne hors pair dont chaque création était attendue avec impatience et dont les interprétations font désormais partie des grands classiques. À la scène, elle a marqué ses rôles d'une vérité et d'une profondeur que justifie cette remarque dans son autobiographie: « J'ai toujours su que je continuerais à jouer, à jouer éternellement, parce que j'appartiens aux gens qui font le cinéma et le théâtre et à ce monde d'illusions. Chaque soir, nous descendons sur scène, même pris de panique ou de trac et partageons ce monde merveilleux avec le public, comme avec une grande famille. Et, je n'arrêterai jamais... »⁽¹⁾. Le cancer qui

(1) Ingrid Bergman et Alan Burgess, *Ingrid Bergman, Ma Vie*, Fayard, Paris, 1980.

Europe 51 de Roberto Rossellini



rongeait silencieusement sa poitrine, déjà jugulée une première fois par une opération, l'a finalement rejointe et terrassée à Londres, le 4 septembre 1982. Elle avait 66 ans... Il ne fallait rien de moins que ça pour arrêter cette femme solide et intense, dont le métier était la principale raison d'être.

Son métier l'a conduite sur tous les rivages psychologiques, et ses plus grands succès ont été l'incarnation de ces femmes complexes, amoureuses, vulnérables, mais qui puisent une force extraordinaire dans les événements néfastes ou dramatiques qu'elles subissent: c'est *Anastasia* qui retrouve son identité avec l'amour, l'héroïne de *Notorious* qui se sort à grand peine de la mort lente, la malheureuse ivrogne qui cache un terrible secret de *Under Capricorn*, la déportée politique de *Arch of Triumph*, l'inoubliable Maria de *For Whom the Bell Tolls*, ou la malheureuse persécutée de *Gaslight*. Mais elle a aussi montré de quel humour à froid elle était capable dans des rôles plus légers comme le ravissant *Indiscreet* ou ce *Saratoga Trunk* où elle pétillait d'esprit ou même le rôle si peu dans son style (et qu'elle avait exigé) de la prostituée dans *Dr. Jekyll and Mr. Hyde*. Plus tard, ses démêlés avec des poules envahissantes (un des sketches de *Nous les femmes*) ou sa transformation de vieille fille revêche en fofolle enamourée dans *Cactus Flower* montreront encore une autre facette de son immense talent: un comique fin, pince-sans-rire, une sorte de grand rire silencieux auquel les yeux ont plus de part que les lèvres.

Mais, pour moi, à côté de toutes ces splendeurs, peut-être à cause de mes rencontres avec elle, où j'avais été profondément ému et touché de sa simplicité, de sa noblesse, de sa sin-

cérité aussi, c'est Laura — le personnage de *Thé et sympathie* qu'elle a joué pendant deux saisons à Paris et c'est sa version bouleversante de *La Voix humaine* à la télévision et enfin la mère possessive de *More Stately Mansions*, vue dans une petite salle de New York où je la retrouve tout entière, sincère jusqu'aux larmes, juste à en crier et cela tout simplement, tout justement, sans efforts apparents, dans la transparence et la lumière, comme elle a vécu, comme elle nous a quittés. Elle est partie pour ne jamais revenir. Mais une aura mystérieuse et indestructible baigne toutes ces incarnations successives qui laissent, derrière leur nom et leurs mouvements de rêve, transparaître le visage et l'âme de l'une des plus grandes dames de notre époque.

Son dernier rôle (*A Woman Called Golda* à la télévision) nous la révèle prophétique et, lorsque Golda déclare, désabusée et haussant les épaules « Après tout, que peut-on demander de plus? Toute ma vie je me suis battue pour ce à quoi je croyais. Aujourd'hui, je vois enfin le peu de bien que j'ai pu faire. Peu importe qu'on s'en souvienne ou non. Moi, je le sais! »

Nous aussi, Golda-Ingrid, nous le savons et nous le reconnaissons. Et chaque fois que nous reverrons un film de vous (il y en a beaucoup en vidéo), votre rayonnement chassera encore et toujours les ombres de la mort et conservera intact le souvenir si vivant que nous avons de vous. Non, vous ne mourrez jamais tout à fait et c'est peut-être la plus belle preuve de votre qualité d'âme que ce regard lumineux, par-delà la tombe, par-delà les années.

Patrick Schupp

For Whom the Bell Tolls



The Bells of St. Mary's



La Peur



Sonate d'automne

